

lecture

Formateurs, professeurs, éducateurs, animateurs, médiateurs de l'écrit... Hervé Moëlo vous convie à lutter pour une « écriture laïcisée » c'est-à-dire à vous affranchir de l'imaginaire lettré et de la croyance littéraire, à ne pas chercher le littéraire dans les écrits non littéraires, à ne pas soumettre les écrits « ordinaires » que vous provoquez à une lecture lettrée. Mais Hervé Moëlo est bien conscient que l'exercice est difficile qui consiste à préserver dans les « littérorinaires » comme il les appelle, le pouvoir « d'exprimer la réalité des existences », loin de tout souci esthétique ou médiatique sans pour cela céder au folklorique ou au particularisme.

L'ordinaire et le littéraire

Cette réflexion a été élaborée dans le sillage de travaux sur les écritures ordinaires ainsi que de trois textes d'auteurs situés à la frontière du prestige et de la marge littéraire¹. Elle a fait apparaître toute une série de questions posées par l'écriture ordinaire au littéraire. Elle a fait aussi renvoyer à des abus de langage qui révèlent l'enjeu bien plus vaste de la dévalorisation de la normalité dans l'espace social. La domination de la performance, le culte de la victoire, la fascination pour la réussite ne se limitent pas aux gagners néo-libéraux. Ils parviennent à gagner les sphères de l'art et de la culture dont les systèmes de valeurs, symboliques et économiques, se hiérarchisent comme une courbe de marché.

Au départ il y a un constat simple, fait à partir de deux adjectifs : ordinaire et littéraire. Au moment où la culture littéraire fait une entrée en masse dans les programmes scolaires, au moment où les éditeurs n'ont jamais publié autant de

romans, il est urgent d'interroger le littéraire : la norme, la valeur, ses effets sur la lecture, l'écriture et quelques effets secondaires tels que le statut de l'expert dans l'acte de la lecture littéraire.

Évoquer ainsi *le* littéraire plutôt que la littérature, c'est aller au-delà des frontières traditionnellement délimitées par les textes, les livres et les bibliothèques. C'est nommer une valeur symbolique autonome qui s'aménage de nouvelles places dans l'imaginaire culturel et scientifique. Son influence apparaît dans les disciplines artistiques - y compris les plus populaires comme le cinéma - mais aussi dans les disciplines scientifiques : sciences sociales, sciences dures, philosophie des sciences... Bien d'autres domaines, concernés de plus loin par l'expression esthétique lui accordent aussi de l'importance : l'éducation, la formation, la communication, le journalisme, l'économie, la publicité, la politique, etc. L'allusion au vaste univers de l'écrit fait rarement l'économie du détour par l'imaginaire des lettres.

Pour mener cette réflexion, il n'est pas nécessaire de réinventer des analyses qu'on ferait semblant de croire nouvelles. La réflexion de la sociologie de la culture et de la lecture a commencé il y a une trentaine d'années. Certains la disent volontiers dépassée. Il serait plus juste de préciser qu'on reste aujourd'hui sourd et aveugle, sans doute volontairement, à son thème le plus important : la critique de cet ethnocentrisme lettré qui laisse penser que « ceux qui ne lisent pas forment un peuple taciturne. »²

Le terme « écriture ordinaire » a été proposé et en partie instauré dans les sciences humaines, en particulier par les historiens de l'écriture. Synonyme d'écriture « de n'importe qui », voire « de n'importe quoi », il est souvent repris par les ethnologues, les sociologues ou les anthropologues travaillant sur les pratiques de l'écrit. Il comprend les écritures de soi (journaux intimes, pensées notées), les écrits pour soi (carnets de chansons recopiées, de citations, de vers, d'aphorismes), les récits de soi, les récits autobiographiques de famille, l'arbre généalogique, les livres de famille, les récits intimes. Il concerne aussi l'écriture de gestion de la vie quotidienne (listes, répertoires, etc.) ainsi que toutes les formes de courriers (gestion domestique, courriers anonymes, lettres aux journaux, aux autorités publiques...) ³

Les effets d'un euphémisme : l'écriture « ordinaire »

Nommer c'est déjà délimiter un territoire et parfois même le limiter en entraînant des erreurs de frontière. Une seule expression et le réflexe culturel laisse la pensée sur place.

L'usage des termes induit instantanément des définitions implicites et des sous-entendus culturels qui entraînent dans leur logique linguistique, tout un imaginaire conceptuel. Ainsi, les termes *écriture de soi*, *journal intime*, *journal personnel*, *écritures ordinaires* ou *autobiographie* renvoient aujourd'hui à des travaux et des conceptions marquées par des disciplines différentes qui arrivent plus facilement à se repousser qu'à se croiser véritablement : littérature, psychanalyse, psychologie, ethnologie, sciences de l'éducation, sociologie, anthropologie, histoire... Les mots agissent comme des obstacles qu'il faut arriver à dépasser pour avoir une vision nette et une définition fixe.

L'enjeu est important : il s'agit d'éviter toute une série de clivages fréquemment mis en place sous formes d'oppositions : écrit autobiographique/écrit impersonnel, privé/public, intime/officiel, édité/non édité, écriture de l'intériorité/ écriture de l'extériorité, lettré/non lettré, professionnel/amateur, écriture ordinaire/écriture littéraire... Dépasser ces dualismes permet d'aborder des problématiques qui font reconsidérer les classifications habituelles.

À le regarder de plus près, le terme « écriture ordinaire » fonctionne comme un repoussoir qui agit comme un euphémisme : il exclut d'emblée l'écriture littéraire tout en prenant soin d'éviter le mépris culturel. D'autres reformulations similaires agissant comme des litotes sont employées dans le même esprit. Par exemple, dans l'ouvrage *Par écrit*, Ethnologie des écritures quotidiennes la présentation par Daniel Fabre emploie les termes suivants qui renvoient à d'étranges catégories : « *écrivain* », « *écrivain* », « *moins lettrés* », « *lettrés débutants* », « *piètres écrivains* », « *lecture lettrée idéale / scripteur ordinaire* », « *écrivain sans qualité* »⁴. Les valeurs qui sont sous-entendues par ces désignations n'y sont aucunement discutées. Ce processus a tout de l'euphémisme : il évite des termes désobligeants par une série de tournures à l'aspect bien plus doux. Tous ces termes semblent ainsi recouvrir une opposition simple et évidente entre les écrits de qualité littéraire et les autres. Il faut remarquer un détail important : l'allusion implicite du dernier terme à *L'Homme sans qualité* de Robert Musil, inscrit explicitement cette forme de désignation dans une hiérarchie culturelle marquée par des références de haut niveau littéraire.

Cette classification ne résiste pas longtemps à l'expérience des faits : peut-on sérieusement penser qu'une écriture qui ne serait pas *ordinaire* serait véritablement *extraordinaire* ? L'illusion de la *qualité* du texte comme élément de valeur est au cœur de l'imaginaire lettré. L'analyse moins mythologique de la norme littéraire montre à quel point les textes sont aussi fortement légitimés de l'extérieur, selon des critères qui n'ont

aucun rapport avec la légendaire musicalité de la phrase. Qu'il s'agisse de littérature ou de sciences, l'espace de l'édition génère les conditions normatives de ses productions culturelles.

Ne croyons pas que l'écriture ordinaire soit exclue de l'édition. Bien des auteurs de littérature témoignent d'écritures ordinaires dans le quotidien de leur vie et de leur production, tout comme certains « scripteurs ordinaires » peuvent travailler pendant des années à l'écriture de ce qui peut devenir au fil de l'histoire des événements éditoriaux. Sans même évoquer les auteurs maudits, l'histoire littéraire est pleine d'auteurs ordinaires devenus consacrés⁵ ou d'auteurs consacrés devenus ordinaires. De ce point de vue, la liste de quelques noms ayant obtenu la distinction de l'Académie Goncourt depuis sa création est assez éloquente : John-Antoine Nau (1903), Léon Frapié (1904), Claude Farrère (1905), Jérôme et Jean Tharaud Dingley (1906) Emile Moselly (1907), Francis de Miomandre (1908). Qui connaît ces fantômes renvoyés à l'ordinaire des vieux dictionnaires ? Aujourd'hui, la qualité de la production littéraire est suffisamment discutée pour que le terme « ordinaire » puisse autant convenir à un simple récit autobiographique privé qu'à un des six cents romans mis dans le circuit de la rentrée romanesque du mois de septembre.

Réhabiliter l'ordinaire ?

Aujourd'hui, où en est la valeur de l'ordinaire ? Comment est considérée et représentée la vie quotidienne ? Que fait-on de cette normalité qui fait si peu parler d'elle ? Difficile de saisir ce qui semble n'avoir rien de saisissant. Pour répondre à de

¹ Louis ALTHUSSER, *L'Avenir dure longtemps* suivi de *Les faits*, Paris, Editions Stock/IMEC, 1992

Louis GUILLOUX, *L'Herbe d'oubli*, texte établi et annoté par Françoise LAMBERT, Paris, Editions Gallimard, 1984

Richard HOGGART, 33 Newport Street, *Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Traduction de C. et C. GRIGNON avec la collaboration de C. TODD, Paris, Editions du Seuil, 1991

² Christian BOBIN, *Une petite robe de fête*, Editions Gallimard, 1991

³ Voir Bernard PUDAL, *Écritures non professionnelles et prises de parole*, A.L. n°69, mars 2000, p.93-96

⁴ Daniel FABRE (sous la direction de), *Par écrit, Ethnologie des écritures quotidiennes*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1997, pp. 1 à 56. Les termes renvoient dans l'ordre des citations aux pages 5, 6, 15, 25, 27, 33 et 49.

⁵ Sur ce point précis, le parcours accidenté et atypique des premiers tirages des livres d'auteurs tels que Primo Lévi ou Jean Genet mérite une attention toute particulière. La réception de leurs écrits est typique de ce passage de l'inintéressant le plus complet à l'admiration la plus grande.

telles questions, il faut avoir recours à des analyses qui évitent la banalisation du quotidien et résistent au réflexe de l'héroïsation par l'écriture⁶.

Plus facile en revanche de décrire les tentatives de simuler un quotidien tout en esthétique. Il existe quelque chose comme un « syndrome de la petite gorgée de bière » : entre les « gens de peu » de Pierre Sansot, les petits plaisirs de Philippe Delerm et l'Amélie Poulain de Jean-Pierre Jeunet, le quotidien s'est fait une place toute *pauvrette* et modeste dans l'espace de la culture et des sciences humaines. Une certaine sociologie du pauvre, une psychologie à 1€, une prétendue liberté de l'information, un pseudo sens de l'écoute... Le tout assaisonné d'une poignée de sémiologie, d'une pincée d'amour de l'art et d'une branche de « militance » (ce nouvel engagement bien plus chic, débarrassé de toute compromission idéologique)... Et voilà établie dans notre imaginaire, l'idée d'un ordinaire bien inoffensif, tout en charme et en lumières tamisées. Nous avons ainsi appris l'émerveillement face aux petites choses de la vie, enrobées de petits plaisirs indicibles.

L'ordinaire est-il ici autre chose qu'un supplément d'âme ? Un alibi culturel qui permet de dire qu'on a pris en compte la réalité la plus prosaïque ? Une stratégie de cultivé pour éviter toute confrontation avec le grand ennemi : la vulgarité de ceux qui vivent normalement et s'en contentent. En vérité, ce n'est pas le familier mais l'ailleurs qui a le dessus : la perspective des voyages, l'attrait de l'évasion, la loi du loisir envahissent l'espace social, soutenus par la publicité et les médias. Ce bovarysme chic et moderne pour classe moyenne et supérieure a son écriture. Voyageuse ou introspective, divertissante ou exigeante, Nobel ou Goncourt, tout est là pour remplir les kiosques des aéroports et les sacs de plage.

Bref, on a beau faire, malgré les efforts le quotidien ne semble jamais pouvoir se suffire à lui-même. Même quand il s'agit d'écrire sur la vie de ceux qu'on appelle de plus en plus « les vrais gens », de financer des ateliers d'écriture là où la culture est qualifiée de pauvre et d'*illettrée*, on sollicite comme remédiation le savoir-faire des artistes ou des écrivains pour apporter ce plus qui semble tant manquer au *moins*.

D'un point de vue clinique, Christophe Dejours affirme que « la normalité passe encore aujourd'hui pour une figure plate identifiée au conformisme, voire pour la forme emblématique du crétinisme social ou, de façon plus savante, pour le synonyme de l'aliénation. »⁷ Rejoignant les analyses de Pierre Bourdieu dans *La Distinction* ou dans *L'Amour de l'art*, il signale à quel point les arts et la pensée littéraire ont contribué à la dévalorisation du « *vulgus pecus* » à laquelle un

certain Romantisme opposait la figure du poète maudit : « *Et d'exalter la mélancolie tenue pour la forme élective de la lucidité et la ressource ultime de la puissance créatrice. Avec le Sur-réalisme, c'est la folie qui supplante la mélancolie par le foisonnement des formes de pensée qu'elle fait surgir et par son impertinence imprescriptible vis à vis du conformisme de la raison.* »⁸ Cette ligne de rupture entre normalité et folie suit la frontière entre l'ordinaire et le littéraire. C'est au cœur de la mythologie lettrée qu'est apparu le pouvoir de distinction d'une forme supérieure de lecture et d'écriture.

Quand la lecture n'a pas d'autre fin qu'elle-même

En matière d'écriture, les abus de langage ne manquent pas. L'utilisation des euphémismes se retrouve dans d'autres situations linguistiques où il y a risque de stigmatisation. Certains font ainsi l'analyse historique et symbolique du terme *illettré*, créé à la fin des années soixante et entré avec grand succès dans le vocabulaire politique à partir de 1981⁹. Si le terme dit bien ce qu'il veut dire, il se trompe en revanche sur la désignation de ceux qui l'emploient pour désigner les carences alphabétiques d'autrui. Ne pas être *illettré*, ce n'est pas forcément être lettré mais lecteur. La confusion entre les deux termes est fréquente, aussi bien dans le langage courant que chez les professionnels éducatifs et culturels. Elle renvoie à un modèle de plus en plus systématique qui supporte mal la critique : la lecture lettrée. Son incapacité à prendre en compte la critique est-elle proportionnelle à l'arbitraire de la norme qu'elle impose ?

Dans *Histoires de lecteurs*, ouvrage relatant une vingtaine de trajectoires biographiques et bibliographiques, les auteurs cherchent à délimiter les frontières de l'imaginaire lettré, tel qu'il s'exprime chez les lecteurs qu'ils ont rencontrés. Il est fait selon leurs observations de « distanciation » et de « désintéressement » alors que les « lectures ordinaires », captivées par le trompe l'œil de l'intrigue ne font que participer au suspense, aux rebondissements et aux surprises. La lecture dite lettrée diffère des lectures ordinaires « *par l'emphase et la gratuité revendiquée de la pratique.* »¹⁰ Pour eux, le geste culturel de type lettré pense la lecture comme une fin en soi. Elle cherche à ignorer « *toute fin externe* » et s'indigne à l'idée de « *traiter la littérature non comme objet de contemplation, de délectation ou d'analyse, mais comme un instrument (...) permettant de satisfaire - avec plus ou moins de succès - des intérêts externes* ». Selon leur point de vue, l'imaginaire lettré considère que le livre peut servir à s'interroger sur le livre et non pas à « *faire quelque chose* »¹¹.

De cette gratuité naît une illusion courante : le texte littéraire aurait sa propre valeur interne, indépendamment des basses conjonctures extérieures. Cette gratuité a un prix, parfois difficile à payer. Snobisme, culte de l'artiste, fétichisme du livre, bruit du papier, odeur de l'encre (« *privés d'or, privés d'encre* » écrit Christian Bobin) adoration des manuscrits originaux, sacralisation des objets d'écriture, muséification des maisons d'écrivains... Le discours littéraire contemporain dominant ne manque pas d'exemples édifiants. L'héritage du structuralisme ne s'est pas fait sans dégâts intellectuels¹². Partageant les arguments libéraux de la post modernité, d'anciens contestataires de l'ordre social remplissent désormais les vitrines médiatiques d'une réflexion pseudo scientifique où l'art de la formule fait souvent office de démonstration rigoureuse¹³. Danièle Sallenave, Philippe Sollers, Bernard Henri-Lévy, Michel Serres, Régis Debray... sont les représentants les plus prodigieux de ces littéraires abusifs épris de mythologie. Concernant l'écriture, les romans de Christian Bobin ou les ouvrages consacrés à l'accueil des écrivains à l'école nous fournissent des extraits qui se passent de commentaires.

« Écrire pour moi, c'est répondre aux questions que l'on ne pose pas... Nous avons tous envie de nous adresser à quelqu'un. Ce n'est pas un acte philosophique. Il y a l'échange. On n'écrit pas pour être compris. Écrire, peindre, c'est comme chanter pour l'oiseau. Écrire, ce n'est pas mettre en jeu des systèmes d'influence ou des mécanismes de promotion ou de régression sociale, ce n'est pas participer à l'élaboration du progrès puisqu'il n'existe pas. Écrire, ce n'est que chanter sa petite chanson. » ■ Un écrivain dans la classe dans Recevoir Jean-Claude Pirotte, sous la direction de Yvon Logéat, CRDP Bretagne, juillet 2003

« Dans la lecture on quitte sa vie, on l'échange contre l'esprit du songe, la flamme du vent. Une vie sans lecture est une vie que l'on ne quitte jamais, une vie entassée, étouffée de tout ce qu'elle retient comme dans ces histoires du journal, quand on force les portes d'une maison envahie jusqu'au plafond par les ordures. Il y a la main blanche de ceux qui ont pour eux l'argent. Il y a la main fine de ceux qui ont pour eux le songe. Et il y a tout ceux qui n'ont pas de main - privés d'or, privés d'encre. C'est pour ça qu'ont écrit. Ce ne peut être que pour ça, et quand c'est pour autre chose c'est sans intérêt : pour aller des uns vers les autres. Pour en finir avec le morcellement du monde, pour en finir avec le système des castes et enfin toucher aux intouchables. Pour offrir un livre à ceux qui ne liront jamais. » ■ Christian Bobin, Une petite robe de fête, Éditions Gallimard, 1991

La croyance littéraire

Rendue célèbre par Roland Barthes, cette idée du plaisir du texte, débarrassé de toute impureté matérielle s'inscrit dans une dimension bien plus large. Dans le monde contemporain, la mutation et la dévaluation de la croyance ont été décrites sous de nouvelles formes : nouveaux espaces, nouveaux lieux de pratiques croyantes et nouveaux objets de foi.

S'il faut parler de croyance littéraire¹⁴, c'est qu'il s'agit bien de parvenir à « rationaliser l'irrationnel » pour comprendre à quel point une masse de lecteurs tombe d'accord pour succomber, sans discussion, aux mêmes admirations. Voilà qui permet de rétablir un équilibre en pensant la valeur littéraire au-delà du texte, comme un phénomène collectif, fonctionnant grâce à la convergence des convictions.

« IL FAUT Y CROIRE. »

Derrière le sens commun d'une telle expression fréquemment employée apparaît une réalité mise à jour par l'analyse des pratiques sociales et tout particulièrement culturelles. Ses origines conceptuelles apparaissent chez Blaise Pascal qui pense la fonction de la croyance au-delà du religieux : sous la forme de la coutume ou de l'accoutumance, c'est elle qui, selon lui, installe en l'homme la certitude de ses savoirs. Sans elle, l'esprit se retrouve, démuné, seul avec la conviction et « *ce n'est pas assez* ». Selon Pascal, pour que l'être entier soit concerné, c'est au corps tout

⁶ Ce type de démarche renvoie pêle-mêle à Gaston BACHELARD, Michel FOUCAULT, Norbert ELIAS, Michel DE CERTEAU, Roger CHARTIER, Pierre BOURDIEU, Richard HOGGART...

⁷ Christophe DEJOURS, « Réhabiliter la normalité ? », dans *Le Passant ordinaire*, n°45/46, juin 2003-septembre 2003

⁸ *Idem.*

⁹ Voir Bernard PUDAL, « Lettrés, illettrés et politique », *Genèses*, n°8, Paris, juin 1992, p.169-181

¹⁰ Gérard MAUGER, Claude POLIAK, Bernard PUDAL, *Histoires de Lecteurs*, Paris, Nathan, 1999, p.422

¹¹ Gérard MAUGER, Claude POLIAK, Bernard PUDAL, « Lectures ordinaires », dans *Lire et faire lire*, le Monde Éditions, 1995, p.38

¹² Voir à ce sujet les analyses de Louis PINTO. Notamment : « Tel quel. Au sujet des intellectuels de parodie », « L'émoi, le mot, le moi. Le discours sur l'art dans le 'musée égoïste' du Nouvel Observateur » et « Le journalisme philosophique », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°89, 88 (1991) et 101-102 (1994).

¹³ Voir Jacques BOUVERESSE, *Prodiges et vertiges de l'analogie. De l'abus des belles-lettres dans la pensée*, Paris, Editions Raisons d'agir, 1999

¹⁴ « Genèse de la croyance littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°123, Paris, 1998

entier d'accompagner l'intellect dans son mouvement : « ... Car il ne faut pas se méconnaître : nous sommes automates autant qu'esprit ; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. (...) Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues ; elle incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense. »¹⁵ Pascal conclut son raisonnement en précisant qu'il faut faire croire « nos deux pièces » : « l'esprit, par les raisons, qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie ; et l'automate, par la coutume, et ne lui permettant pas de s'incliner au contraire. »

Cette conception de la croyance est reprise par Pierre Bourdieu pour qui une pratique sociale quelle qu'elle soit, n'a aucune chance de fonctionner réellement si elle ne produit pas la croyance dans sa propre nécessité. Force de conviction relayée par des valeurs culturelles collectives, elle est présente dans de multiples recoins de l'existence : la famille, les relations amicales ou amoureuses, l'école, la culture, les médias, la politique...

Dans le domaine de l'art et de la culture, la croyance joue un rôle capital. La fréquentation régulière des musées, des théâtres ou des bibliothèques ne représente jamais que le résultat de tout un processus de conviction profonde, d'automate dirait Pascal, désignant ces lieux comme bénéfiques, agréables voire nécessaires à l'existence. *A contrario*, les processus inverses de non-croyance - hérésie ou athéisme selon le point de vue que l'on adopte - permettent de comprendre la profondeur des oppositions à des actes pouvant sembler si évidents aux « pratiquants ».

En ces termes, la croyance peut représenter un véritable moteur du geste d'écrire. L'engagement pascalien induit aussi l'« intérêt pour le jeu ». À la fois pierre angulaire et conséquence de la croyance, c'est l'illusion qui constitue le moteur du fonctionnement de cet engrenage qui emporte dans le mouvement du jeu.

Le déplacement du religieux vers l'art voit les succès massifs des expositions ou des commémorations comme de véritables processions laïques. À propos du centenaire Rimbaud, certaines hypothèses suggèrent l'idée que les artistes maudits endossent le statut de saints, mais saints « pas comme les autres ». Sans miracle, sans demande de guérison, ils semblent prendre la fonction de véritables saints laïques¹⁶. Pour comprendre de tels phénomènes, il faut faire appel à une « anthropologie de l'admiration », comme tente de le faire Nathalie Heinich à propos de van Gogh¹⁷.

Le rapport entre art et religion renvoie à un vaste champ d'étude et de réflexion. Une idée reçue voudrait que l'essence de l'art renvoie au religieux depuis la nuit des temps. On peut facilement la qualifier de mystification en remontant toutes les strates idéologiques des discours historiques : des grottes de Lascaux à van Gogh, la notion de travail et de sens quotidien de l'expression humaine a toujours été interprétée dans un sens transcendantal, accordant toujours le primat de l'artistique sur l'artisanal, de l'extraordinaire sur l'ordinaire, du métaphysique sur le modeste.

Aujourd'hui, apparaissent d'étranges propositions de la part des médiateurs éducatifs et culturels : « entrer en littérature » comme on entre en religion, accepter et reconnaître la part d'irrationnel qui doit faire basculer le non pratiquant dans une fréquentation soutenue de la littérature. S'agit-il vraiment de conversion ? Est-il aussi question de salut culturel ? Comment les écritures non littéraires peuvent-elles lutter ? Comment pourraient-elles résister à de telles aspirations ?

L'imaginaire lettré des écritures ordinaires

Normalement, l'imaginaire lettré n'aurait rien à faire là parmi les écritures ordinaires. Et pourtant... La dimension littéraire n'est pas bien prise en compte dans la réflexion sur les écritures ordinaires. Lorsqu'elle le fait, c'est de façon anecdotique pour en évoquer la dimension intertextuelle - présence de citations, de références, d'allusions... - pour signaler à quel point certaines lectures ont pu provoquer le passage à l'écriture ou pour caractériser un certain effort stylistique de l'écriture. Toujours qualifié d'ordinaire, ce travail particulier du geste d'écrire est souvent limité à une intention de communication, réduisant parfois la dimension littéraire au simple désir de toucher un lecteur : « Deux rôles, deux pôles (...) de l'activité de « diariste » : sa dimension psychologique (on écrit parce qu'on est seul, à la recherche d'un autre qui vous écoute, vous comprend, vous aime), sa dimension littéraire (on écrit pour créer une image de soi et un texte qui séduise un lecteur). »¹⁸

Ce type d'analyse sous-estime complètement la nature du lien qui attache l'ordinaire au littéraire dans l'acte d'écrire. À vrai dire, bien les lettrés n'ont aucun intérêt quant au problème de la frontière entre l'un et l'autre. Assurés de leur statut, ils voient les productions ordinaires comme des tentatives sympathiques d'exercices de style.

L'observation des pratiques, la lecture des textes ainsi que l'attention aux commentaires de toute sorte sur le geste d'écrire fait naître l'hypothèse de la très importante présence du littéraire dans les pratiques textuelles¹⁹ : non pas seulement sous

la forme explicite, lisible et facilement observable de références explicitées ou de formes stylistiques mais aussi sous l'aspect plus silencieux d'un imaginaire lettré qui occupe des espaces parallèles plus discrets : citations, symboliques de la lecture (bibliothèques, livres, scènes de lecture, textes...), symbolique de l'écriture (auteurs, scènes et objets d'écriture...) et épisodes aux accents souvent initiatiques. Cette présence physique des citations et des noms d'auteurs mais aussi ces mouvements instinctifs de l'écriture ont toutes les caractéristiques d'une croyance qui agirait comme l'adhésion immédiate à l'objet d'une foi.

Ainsi, il ne faut pas s'étonner qu'elle passe inaperçue dans la plupart des analyses : elle n'est pas visible et rarement expliquée. L'aspect symbolique de l'imaginaire lettré le rend difficilement matérialisable. Cette difficulté de mise à jour nous réduit à l'apercevoir par reflets, sous la forme de manifestations ou d'effets extérieurs qui s'accumulent les uns aux autres. C'est en particulier l'environnement et le contexte direct du geste d'écrire qui apporte des renseignements précis : présence du livre, citations, évocation de faits à connotation littéraire, admiration des bibliothèques, souvenirs fondateurs... La reconstitution de cet environnement lettré est l'occasion de montrer à quel point une telle symbolique n'apparaît ni spontanément ni par hasard. Provoquée par un parcours culturel mais aussi par une pratique régulière de l'écriture elle est propulsée par une croyance qui agit comme un véritable moteur.

La présence du littéraire dans des écritures non littéraires

L'analyse de 3 textes tels que ceux de Louis Guilloux, Louis Althusser et Richard Hogart²⁰, fait apparaître une présence muette de la croyance littéraire dans des écrits annoncés comme non littéraires. Tous les trois expriment en effet clairement dès les premières pages leur intention de se démarquer de l'écriture littéraire pour explorer une écriture plus ordinaire qui leur permettrait d'exprimer la vérité de leur propre existence. En forçant un peu le trait, ils présentent la forme littéraire comme un habillage un peu encombrant et dissimulateur de leur réalité personnelle.

Pourtant, bien qu'ils déclarent chasser la symbolique littéraire de leur écriture, elle y est physiquement présente dans des espaces parallèles plus discrets : citations, symboliques de la lecture (bibliothèques, livres, scènes de lecture, textes...), symbolique de l'écriture (auteurs, scènes et objets d'écriture...) et

épisodes aux accents souvent initiatiques. Cette présence physique des citations et des noms d'auteurs mais aussi ces mouvements instinctifs de l'écriture ont toutes les caractéristiques d'une croyance qui agirait comme l'adhésion immédiate à l'objet d'une foi. Tout particulièrement, la liste bibliographique de toutes les allusions littéraires révèle une sorte de « bibliothèques textuelles » qui montre à quel point ils font reposer leur pratique ordinaire de l'écriture sur un échafaudage littéraire.

Du côté des sciences sociales, les différentes enquêtes (sur l'écriture personnelle, sur les histoires de vie, sur les autobiographies communistes...) font toutes apparaître un croisement imprévu des écritures amateurs - souvent suggérées par des médiateurs - avec les valeurs de l'univers littéraire. Malik Allam cite une femme qui évoque « *le sentiment d'appartenir à une collectivité d'écrivains diaristes ou autobiographes, à une sorte de communion des saints laïques*. Elle sait que d'autres écrivent et elle fait partie de ces autres. Son activité n'est plus une « manie » de l'ombre, exercée par une personne. »²¹

Dans « *Cher cahier...* », les témoignages sur l'écriture quotidienne, rassemblés par Philippe Lejeune, sont truffés d'allusions, parfois furtives, à des auteurs et des expériences littéraires. Il n'est jamais explicité à quel point ces écritures personnelles subissent l'influence de l'imaginaire lettré²².

Dans *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, les témoignages des ouvriers de chantier du métro de Moscou, dans les années 30, révèlent la

¹⁵ PASCAL, *Pensées*, édition Brunschvicg, Paris, Garnier Flammarion, 1976, 252-821

¹⁶ Voir notamment Julie TARDIEU, « Le centenaire de Rimbaud », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°126-127, Paris, mars 99, p.116-119

¹⁷ Nathalie HEINICH, *La gloire de van Gogh, essai d'anthropologie de l'admiration*, Paris, Editions de Minuit, 1991.

¹⁸ Philippe LEJEUNE, (recueillis et présentés par) « *Cher cahier...* », témoignages sur le journal personnel, Paris, Editions Gallimard, 1990

¹⁹ Cette intuition commence à apparaître timidement dans la réflexion sur les offres d'écriture. Voir à propos de l'écriture de collégiens Marie-Claude PENLOUP *La Tentation du littéraire. Essai sur le rapport à l'écriture littéraire du scripteur ordinaire*, Didier-ENS, 2000

²⁰ Voir note 1

²¹ Malik ALLAM, *Journaux intimes, Une sociologie de l'écriture personnelle*, Paris, Logiques sociales, L'Harmattan, 1996, p.177

²² Philippe LEJEUNE, (recueillis et présentés par) « *Cher cahier...* », *id. cit.*

même contradiction entre une parole ordinaire que l'on cherche à produire par écrit et le goût progressif des rédacteurs pour une pratique du journal quotidien qui se transforme en véritable envie d'écrire²³.

Attention, lecture littéraire !

Que faire de ces analyses ? Formateurs, professeurs, éducateurs, animateurs, médiateurs de l'écrit... il nous appartient certainement de réfléchir aux rapports que nous entretenons avec le littéraire. L'ambiguïté de ce qui se transmet dans les écoles tout autant que dans les ateliers d'écriture ou d'autres lieux de formation est à la mesure du succès de la *littérisation* des pratiques de lecture et d'écriture.

Du côté de la lecture, la réception littéraire des textes n'est-elle pas insuffisante ? Lire un texte en attendant ses impacts littéraires, c'est développer une école de la déception. Le littéraire pèse sur notre lecture comme si les textes subissaient une menace permanente d'*illettrisme*. Il agit comme une lunette dont l'optique déjà réglée en attente des images auxquelles il est destiné. D'un texte, quel qu'il soit, on attend l'émergence d'une marque littéraire comme s'il y avait une impatience à combler.

Ce danger de l'interprétation forcée voire détournée renvoie aux reproches faits par Wittgenstein aux premiers ethnologues qui interprétaient la prétendue sauvagerie des « *mentalités primitives* » en fonction de leur propre intérêt. C'est ce qu'explique le philosophe Jacques Bouveresse : « *La raison fondamentale pour laquelle [le philosophe] Wittgenstein condamne les explications de [l'ethnologue] Frazer n'est pas qu'elles sont fausses ou, en tout cas, très contestables. C'est simplement qu'elles sont des explications et que l'explication nous empêche, en pareil cas, de voir ce qui devrait justement attirer notre attention.* »²⁴

Jacques Bouveresse explique la manière dont Wittgenstein considérait qu'il n'y avait que deux philosophies possibles : l'une qui consiste à aborder les idées avec des idées préconçues, avec le désir et l'obsession de lire et d'entendre ce qu'on attendait, et l'autre qui consiste simplement à « regarder et voir » la réalité que tout le monde peut constater. Il y a selon lui, un choix majeur à faire en philosophie « *entre la patience scrutatrice du regard attentif à des faits considérés souvent comme insignifiants et ce que l'on pourrait appeler "l'impatience du concept."* »²⁵ L'impatience littéraire renvoie à l'éthnocentrisme lettré décrit par la sociologie critique.

Mettre en avant le regard lettré, c'est s'assurer une lecture déformée. C'est aussi ignorer superbement ces écrits auxquels on n'accorde même plus le statut de texte : écrits qualifiés de

sociaux à une époque où les lettrés inventaient l'illettrisme, écrits clandestins qui circulent dans cette *culture du pauvre* que Richard Hoggart avait réussi à rendre visible dans les années 50. Que deviennent les écrits ordinaires lorsqu'ils ne sont plus pris en compte par les pratiques culturelles dominantes ? Ils continuent leur existence avec l'aplomb du réalisme, insensibles au mépris dont ils sont l'objet. Aucun doute là-dessus, face au renforcement du littéraire, les pratiques populaires ont tout à perdre. Développer l'illusion de la gratuité et du plaisir du texte, c'est minimiser l'impact du contexte extérieur sur la valeur textuelle. C'est aussi faire oublier que les conditions individuelles de l'écriture sont aussi des conditions sociales de production.

Appel à la lutte pour une écriture laïcisée

Bien plus globalement, est-il possible de penser l'écriture en dehors de la croyance littéraire ? Peut-on écrire en dehors de tout rattachement à l'imaginaire lettré ? Quelles que soient les difficultés de résister à la tentation littéraire, il est difficile d'accepter que l'écriture ordinaire soit désignée comme une écriture à laquelle il manque toujours quelque chose.

Comme le signale Christophe Dejours, il s'agit d'une véritable lutte car « *la normalité est une conquête.* » qui « *ne saurait être pour autant érigée en idéal ou en modèle.* »²⁶ Elle est au contraire la voie du retour du littéraire dans l'espace de l'ordinaire, renvoyant ainsi à l'expérience vécue plutôt qu'à d'autres lectures, à la réalité des faits plutôt qu'à l'évasion, à « l'imagination exacte » plutôt qu'à la mythologie. En d'autres termes, l'écriture ordinaire a les moyens de s'affirmer comme la version laïque de l'écriture littéraire. Véritable geste de désacralisation, elle renvoie au littéraire les reflets multiples et exagérés de sa propre valeur. Contre l'hégémonie des belles lettres, cette écriture-là nous donne l'opportunité de désenchanter nos émotions littéraires en leur redonnant le sens des réalités. Débarrassé de l'habillage encombrant de la lecture lettrée, l'ordinaire peut renouer avec bien des démarches textuelles aux intentions non médiatiques.

Les perspectives ne sont pas innombrables - ce qui simplifie la tâche. Il s'agit bien évidemment d'interroger la présence de la littérature dans tous les secteurs concernés : école, ateliers d'écriture, journaux, sites Internet, formation, correspondances... À quoi sert-elle réellement ? Que reflète-t-elle des pratiques de lecture et d'écriture ? Quelle place laisse-t-elle à l'expression des vies réelles ? - et non pas recrées par on ne sait quelle fonction magique de l'écriture fictive et narrative.

Il s'agit aussi de porter un regard nouveau sur ces nouveaux objets *littérordinares* qui fleurissent autour de nous sans que

nous y prêtons une attention vraiment sérieuse. Comment parvenir à les lire loin de la norme littéraire ? Est-on capable de réinventer une lecture qui accorde un sens honnête et authentique à ces écrits qui ne cherchent pas l'impact esthétique mais qui expriment la réalité des existences ? Quels sont les moyens réels de les produire et surtout de les faire vivre loin du faisceau littéraire, sans pour autant tomber dans le folklorique et le gouffre du particulier ?

Il s'agit enfin de retravailler sérieusement la question et les moyens de la diffusion : créer des réseaux ordinaires de lecture et d'écriture, repérer ceux qui existent déjà, les prendre comme objet d'analyse et de compréhension : comment fonctionnent-ils ? quels sont leurs effets ?

Au-delà du simple intérêt lointain, ethnologique ou pédagogique pour les écritures ordinaires, c'est un renversement complet du regard qu'il s'agit de réussir. Dans les écoles, l'« entrée en littérature », ne doit pas nous faire renoncer à l'impact social des textes quand ils sortent de la confidentialité éducative pour interpeller l'extérieur : la rue, les voisins, les familles, d'autres écoles... Pour résister à la gratuité et à l'emphase lettrées, il faut sortir du texte pour saisir l'écrit dans le contexte de sa production et de sa diffusion : par la confrontation réelle et non pas fictive, d'un rédacteur avec un vrai lecteur autour de ce qui est leur est commun : l'ordinaire de leur existence sur lequel personne n'écrira jamais à leur place.

Hervé MOËLO ■■■

Avais-je quelque vrai talent pour écrire ? Je ne sais. Une vive persuasion m'a toujours tenu lieu d'éloquence et j'ai toujours écrit lâchement et mal quand je n'ai pas été fortement persuadé. (...) Si je n'avais écrit que pour écrire, je suis convaincu qu'on ne m'aurait jamais lu.

Jean-Jacques ROUSSEAU,
Lettres à Malesherbes

²³ Claude PENNETIER et Bernard PUDAL (co-direction), *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, Paris, Belin, 2002.

²⁴ Jacques BOUVERESSE, *Wittgenstein critique Frazer*, dans « *Qu'est-ce que croire ?* », Agone, n°23, Marseille, 2000

²⁵ Jacques BOUVERESSE, *Le Mythe de l'intériorité, Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein*, Paris, Les Editions de Minuit, 1987

²⁶ Christophe DEJOURS, *article cité*.